

le médecin, mais un domestique qui repart, tenant un billet à la main.

Sur ce billet étaient écrits ces simples mots :

“Situation trop grave. Impossible de quitter la malade. Attendez patiemment le résultat. Tout s’annonce bien.”

— Bon, dit le comte. J’attendrai.

... Il attendit jusqu’à quatre heures de l’après-midi, heure à laquelle Wilhelm Hafner rentra dans son cabinet.

— Eh bien ? interrogea Noirfont avec une négligence affectée.

— Eh bien, mon cher ami, répondit le docteur, vous avez une petite fille, fort bien constituée et qui ne demande qu’à vivre.

— Ah ! fit Ludovic, et la mère ?

— Heu !... heu !... la mère n’est pas très vaillante, je ne puis encore me prononcer.

— Peu importe, d’ailleurs ! machonna le comte entre ses dents.

Puis, tout haut :

— Ecoutez, mon ami, j’ai besoin que vous me rendiez un service.

— Si c’est possible !

— Parfaitement possible. Je crois superflu de vous dire, n’est-ce pas, que la comtesse de Noirfont n’est plus rien pour moi. Lorsqu’elle sera rétablie, elle s’en ira où elle voudra, je ne m’en occuperai pas.

“Quant à cet enfant, — son enfant, — je n’en veux pas davantage ici.

— Vous les laisserez partir ensemble ?

— Non pas ; car, en les séparant dès maintenant, j’ai une trop bonne occasion d’exercer une première vengeance contre celle qui m’a trahi.

Wilhelm ne put réprimer un petit frisson.

— Vous m’avez compris ? interrogea le comte.

— Je crois vous avoir compris ; vous

voulez me charger de faire disparaître l’enfant ?

— Je veux simplement vous la confier, rectifia de Noirfont, vous la confier pour l’élever, car je ne veux aucun mal à cette petite innocente.

— C’est grave, très grave, balbutia le jeune docteur en prenant des airs intimidés. D’abord, j’ai besoin d’être couvert, aux yeux de la loi, par une autorisation formelle de votre part ; je ne tiens pas à me mettre une mauvaise affaire sur les bras.

— Vous serez couvert entièrement, absolument ; vous aurez toutes les pièces nécessaires.

— C’est très délicat ; un enfant si jeune ! Avez-vous seulement une nourrice ?

— On en trouvera une.

— Vous avez bien réfléchi ?

— J’ai réfléchi à tout. Permettez-moi seulement de vous poser quelques questions ! Vous allez vous marier prochainement, m’avez-vous dit ?

— Dans un mois. Ma fiancée m’attend à Francfort.

— Vous ne vous établissez pas comme médecin à Paris, alors ?

— Non ; je retourne en Allemagne. J’ai une situation toute prête à Francfort.

— A merveille ! Vous emmènerez l’enfant avec vous. Une fois là-bas, c’est bien le diable si on la dénêche jamais.

— Vous voulez la mettre à l’abri des recherches de la mère ?

— Evidemment.

— Savez-vous que c’est un grand sacrifice que vous me demandez-là ? poursuivit Wilhelm après une minute de réflexion. Car, enfin, mettez-vous à ma place ; ce n’est pas amusant d’apporter en mariage un bébé.

— Vous n’apporterez pas qu’un bébé, mon cher Hafner, répliqua vivement Noir-